
Hommages à notre ami Georges Menne. Professeur, Publiciste et Conférencier, Philanthrope et Pacifiste.

Numéro d'inventaire : 1979.12295

Type de document : article

Éditeur : Le Courrier de Marseille (29 rue du Coq, Marseille Marseille)

Date de création : 1960

Inscriptions :

• gravure : photos n&b

Mesures : hauteur : 500 mm ; largeur : 320 mm

Notes : Numéro spécial du Courrier de Marseille avec un recueil d'hommages rendu à Georges Menne, professeur de Littérature française, à l'occasion de son départ à la retraite.

Mots-clés : Iconographie, biographies, souvenirs de pédagogues

Filière : aucune

Niveau : aucun

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 4

ill.

et Maître : le nordiste Paul Hazard, et il y a encore ce « classer » qui devra m'empêcher de jouer au retraité...

Enfin, en quatrième lieu, je vous remercie pour « une raison de cour ». C'est toujours le plus important.

Vous êtes des universitaires épris de stricte observance formelle : vous savez que le verdict doit être rendu en présence de la Défense, et c'est pourquoi vous avez tenu à ce que Mme Menne fut présente ?...

— Et pourtant, « les mots » sont bien nécessaires. Pendant quarante années — ou presque — j'ai enseigné à les choisir et à les placer... deux choses apparemment simples...

Le Comte de Provence reprochait à Louis XVI une faute de français et l'engagait « à mieux posséder sa langue ».

Et vous, mon frère, réportit le Roi, lâchez de retener la vôtre !

« Et voilà pourquoi, peut-être, j'ai tant lutté, toute ma vie, contre les « mots d'enflure » et les surprises « capiteuses des sophistes »...

« Bref, j'ai tenté de disposer les esprits qui me furent confiés aux livres recherchés, à la liberté d'expression, aux accents librement consentis... »

« Car le Sage lui-même a, suivant l'usage, refusé de se laisser aller à tout ce qui n'est que le bavardage inconsistant et les slogans invérifiés... »

« Le divin Mahomet enfourchait à son mulet Daidol et son âne Yafour... »

« Son jour d'entêtement et son jour d'ignorance... »

« Non, non ! ce ne fut jamais aussi désolant !... J'envisagerais plutôt l'université comme cette femme du théâtre de G. de Porto-Riche, elle qui disait : « Je ne suis pas jolie, jolie... mais j'ai des coisins ! »... »

« De nombreux représentants du « C. R. » étaient présents : Mmes Charrier et Olive, Mlle Lamberti... »

De très belles robes avaient été offertes à Mmes Jobey et Menne. Avant la séparation, le Professeur Menne, en termes empreints d'une grande délicatesse, devrait remercier, avec émotion, Mme Gastaud d'un accueil toujours familial...

II. - A la Salle Noailles

A la diligence des organisateurs, il y avait salle pleine pour l'entrée, à 10 heures 45, de Mme et M. G. Menne, D'abord le Comité d'Honneur, en entier. Le secrétaire général Bernardini et le trésorier : A. Ciccoli ; MM. Vincent-Delpuech (Sénateur) ; Ch. Colonna d'Anfrani (Député) ; le Préfet H. Angeli ; le Lieutenant Colonel Danjume (Président L.M. et O.M.) ; l'Ingénieur Debaisieux (Président des Gas du Nord) ; le Docteur Lombard (des Savoyards) ;

Professeur Ed. Jallois (Doyen du Collège Victor-Hugo) ; Professeur Ag. Lebrton (Lycée Périer) ; MM. Ch. Fabre et B. Mauviel (animateur, Tribunal de Commerce du Vieux-Port) ; G. Bonnardel (Directeur Tribune « Libres-Propos ») ; André Delpuech (Directeur du « Social ») ; Dr Rouquié ; Stry (Agent de change) ; Girel (Marseille-Antique).

De nombreuses personnalités étaient excusées — et souvent, en des termes qui nous arrivent bien ainsi reproduites.

MM. les anciens Ministres : L. Martinand-Deplat et P. Cot ; M. l'Inspecteur général Chazel.

MM. A. Mimy (Président de l'Association des Publicistes parlementaires et collaborateurs de Ministres) ; M. Pfister (Secrétaire perpétuel de l'Académie Florimontane) ; le biographe de Jules Ferry, F. Gattier ; Blanche (Fleurbaey) et Laflite (Inspecteur Académie) ; Connexion (Directeur E.N.N.A.) de Paris ; M. le Proviseur Berthe et le Directeur des Et. Détaïn (Lycée Périer) ; Gastaud, Principal du Collège Victor-Hugo ; le Professeur de Philosophie, M. P. Chandebois (Professeur) ; M. Laffont (Président Associations des Provinces Françaises) ;

M. Lignier (Maire de Desvres) ; Docteur Colignon (des Régionalistes Boulonnais) ; Docteurs Ceccaldi et H. Moreau (ex-Conseiller municipal) ; Docteur Hanotte et Mme (Lille) ; M. l'Éditeur Tacussal ; Mlle S. Laurens.

MM. Vallée, Bisiaux, Rieux (de la Librairie Flammarion) ; F. Hay-Blanc (Avoué) ; MM. G. Polycarpe (Lyon) et H. Polycarpe (Anney) ; M. et Mme Linard (Genève B.I.T.).

MM. Hourcq (Inspecteur) et G. Lelaux (receveur) des P. T. T. ; Docteur Menne ; M. Prantz Menne (Ardeche) ; M. Jacques Menne (Boulogne) ; MM. les Lieutenants Joany et Commandant Renoir ; M. Alexandre Vasseur (A.E.N. Arras) ; Mme la Comtesse A. de Hainault ;

M. Mme, Mlle Meyer ; M. d'Ormesson ; M. Lallaux (Versailles) ; M. et Mme Silvestre ; Mme Racot ; M. et Mme Fernand (Sanary) ; M. et Mme Chant (Paris) ; Mme Boret et Mme Paul ; M. B. Parent (Dir. Ecole, Pyrénées Orientales) ; M. le Professeur honoraire J.-G. Brossat et Mme (Basses-Pyrénées) ; M. P. Olive (Professeur Agricole) et Mme (Seine-Maritime) ; M. Audé (Anney) ; Mlle Lussay, Professeur.

En nous excusant de beaucoup d'omissions — inévitables — nous avons reconnu dans la salle de sombres notabilités locales :

Mme Angeli ; Mme Bécar ; Mlles Huberte et Danièle Menne ; M. le Président du Tribunal de Commerce Austin Gausse ; le R. P. Olmy ; M. J. Mermet (Préfecture et Mme) ; M. l'Inspecteur de la Navigation Juteau et Mme ; M. Baudouin, Directeur du Service des Eaux ; M. et Mme Sasso ; M. et Mme de Saurès ; M. et Mme Eschaw-Comiti ; M. l'Ingénieur Gazav ; M. Jau (Cassis) ; Mme Raymond Blanc et M. Robert Blanc ; M. Herbert Menne ; M. et Mme Gazel ; M. Guelt ; Mme Chassagnon ; M. J. Blanc ; M. R. Eyme et Mlle ; Mme Juvin ; M. Mme Yot ; M. Comte ; M. Picherey ; M. Gagnon (S.N.C.F.) ; M. Rolland ; M. Mme et Mlle J. Savelli ; M. Cruciani.

M. le Député-suppléant Gourdan ; Mres Vence, Chavernac, Fructus.

MM. Gavaudan, Massonat, Tourre, Lorenzi, Hilaire, Zimmermann, et Mme.

« Je ne puis que vous remercier, avec émotion, Mme Gastaud d'un accueil toujours familial... »

Discours de M. A. BERNARDINI Secrétaire général

Lorsque M. Ciccoli qui prit l'initiative de cette réunion si cordiale emporta l'adhésion de notre ami M. Menne, celui-ci émit les conditions que voici :

1° Nos deux noms pour les fonctions que vous savez.

2° Un Comité uniquement conçu selon ses relations d'amitié.

3° La salle du Noailles qui est peut-on dire « la sienne » depuis 8 ans.

4° Enfin l' caractère strictement privé de l'ensemble.

Ces conditions ont été dans notre esprit fidèlement observées, je crois. Aussi bien la mission que je dois au désir formel de l'ami que nous fétons aujourd'hui sera-t-elle brève. J'ai d'ailleurs plus sensible que je n'ai jamais pris la parole en public.

Je me réjouis de la présence ce matin de tous les compagnons éprouvés de M. Menne, qui, tous, conservent au gré des conférences passées, un excellent souvenir de notre collaboration intellectuelle et d'un remarquable talent oratoire. Je ne connais aucune de celles, ni aucun de ceux qui se trouvent dans cette salle qui n'aient, un jour, approuvé ou secondé l'action de cet homme si tolérant et si serviable.

A cette joie tout à fait naturelle s'ajoute celle de la présence de M. le sénateur Vincent Delpuech, de M. le Député Charles Colonna d'Anfrani et de M. le Président Austin Gausse. Je me fais un devoir de les remercier tous trois de l'honneur qu'ils nous font et de leur prier de vouloir bien agréer, l'expression de nos sentiments respectueux et reconnaissants.

Des excuses pour les absences déplorables — de même que des félicitations chaleureuses — nous sont venues multiples. Je ne vous irai, certes pas le courrier dont j'ai personnellement pris connaissance, quelquefois avec beaucoup d'émotion ; mais je peux vous apporter un précieux témoignage de l'ex-maire de la petite ville normande dont M. Menne est originaire et où il conserve sa chère famille. On pourra difficilement mieux dire ce que nous ressentons tous :

Voici cette lettre : Desvres, le 30-12-59. Monsieur le Secrétaire général.

J'ai bien reçu et j'en ai été très touché, votre invitation à la manifestation marseillaise du 10 janvier 1960 en l'honneur de mon vieil ami ; Georges Menne.

La santé, l'âge, la distance, m'empêcheront d'être présent de fait, mais je serai de cœur avec vous tous.

Il y a quarante ans, Georges Menne débütait au pays Boulonnais. Personne n'a oublié sa verve de journaliste, sa puissance de tribun, son charme de conférencier, sa fidélité doctrinale.

Il aurait pu (et dû) prétendre à beaucoup de choses dans cette région où sa famille bénéficiait d'une réputation unique et où, personnellement, il passait pour le modèle des amis, si délicatement discret, si obstinément désintéressé.

Nous ne l'avons jamais pu remplacer ; vous avez, vous, ces deux chances de l'avoir attiré de le conserver ; soyez-en doublement félicité.

Je vous salue, le 10 janvier 1960, du lieu redoublé avec tous nos vœux de santé, tous nos souhaits de longue et féconde retraite.

Avec mes sentiments les plus distingués.

Adolphe LIGNIER, Chevalier du Mérite Agricole.

Je vais conclure sur une note tout à fait personnelle et même confidentielle.

Etant de nous tous celui qui va le plus souvent dans ce que j'ose appeler « la maison des livres » de la rue du Coq et celui qui est si lié à Georges Menne que à l'occasion de l'un de nos deux ensembles, on dit que l'autre n'est pas loin ; je déclarerai simplement qu'un jour, j'ai vu dans la salle non seulement un homme qui compte mais un homme sur qui on peut compter, et c'est lui, ce dont je me réjouis très affectueusement pour vous tous.

Et puis je demanderai à Mme Menne, si accueillante toujours, et véritable femme de cœur, d'acceptation de moi que nos deux respectueux et amical hommage. (longs applaudissements).

Discours de M. CICCOLI

Président de séance

Mon Cher Professeur, Madame, Chers Amis,

Au seuil de cette manifestation dont je m'honore d'être l'initiateur, je voudrais dire, tout de suite, que si nous perdons le professeur nous retrouvons, avec joie, le brillant conférencier. Et je vous remercie tous de l'avoir si gentiment compris en répondant spontanément à l'appel du « Comité des Amis de Georges Menne » pour fêter aujourd'hui son « honoraire » et la « retraite » que nous lui souhaitons longue, heureuse et réalisatrice, surtout pour nous, mon cher ami, dans cette sorte d'égotisme que se promet d'en beaucoup profiter, quitte à vous rien le droit au repos. Je veux dire d'abord que de tous les endroits où nous avez marqué votre passage d'une bonne empreinte, nous ont venus des témoignages de forte amitié et de sympathie profonde.

Des adhésions nous sont parvenues de vos amis de Boulogne et Lille, de Paris, des Pyrénées, des Savoies, de Corse et de Provence...

Tous ont voulu apporter la preuve qu'ils avaient apprécié durablement votre fidélité et votre amitié. Très nombreux sont ceux qui nous ont manifesté des regrets et des excuses de ne pouvoir se joindre à nous ce matin.

De tous les témoignages que nous avons reçus, je ne veux en citer qu'un et ce sera celui de M. Mimy, Président de l'Association des Publicistes, Secrétaires parlementaires et collaborateurs de Ministres, qui fut le remarquable chef du Secrétariat d'Etat de la guerre sous Clemenceau :

« Je connais Georges Menne depuis 1914. Nous avons travaillé ensemble, en servant l'honneur de me d'un rare talent et d'une exceptionnelle intelligence, Léon Abram, bras droit de Clemenceau, dans le cabinet de la Victoire ».

« J'ai bien reçu et j'en ai été très touché, votre invitation à la manifestation marseillaise du 10 janvier 1960 en l'honneur de mon vieil ami ; Georges Menne. La santé, l'âge, la distance, m'empêcheront d'être présent de fait, mais je serai de cœur avec vous tous. »

Il y a quarante ans, Georges Menne débütait au pays Boulonnais. Personne n'a oublié sa verve de journaliste, sa puissance de tribun, son charme de conférencier, sa fidélité doctrinale.

Il aurait pu (et dû) prétendre à beaucoup de choses dans cette région où sa famille bénéficiait d'une réputation unique et où, personnellement, il passait pour le modèle des amis, si délicatement discret, si obstinément désintéressé.

Nous ne l'avons jamais pu remplacer ; vous avez, vous, ces deux chances de l'avoir attiré de le conserver ; soyez-en doublement félicité.

Je vous salue, le 10 janvier 1960, du lieu redoublé avec tous nos vœux de santé, tous nos souhaits de longue et féconde retraite.

Avec mes sentiments les plus distingués.

Adolphe LIGNIER, Chevalier du Mérite Agricole.

Je vais conclure sur une note tout à fait personnelle et même confidentielle.

Etant de nous tous celui qui va le plus souvent dans ce que j'ose appeler « la maison des livres » de la rue du Coq et celui qui est si lié à Georges Menne que à l'occasion de l'un de nos deux ensembles, on dit que l'autre n'est pas loin ; je déclarerai simplement qu'un jour, j'ai vu dans la salle non seulement un homme qui compte mais un homme sur qui on peut compter, et c'est lui, ce dont je me réjouis très affectueusement pour vous tous.

« Je ne puis que vous remercier, avec émotion, Mme Gastaud d'un accueil toujours familial... »

« Je ne puis que vous remercier, avec émotion, Mme Gastaud d'un accueil toujours familial... »

« Je ne puis que vous remercier, avec émotion, Mme Gastaud d'un accueil toujours familial... »

« Je ne puis que vous remercier, avec émotion, Mme Gastaud d'un accueil toujours familial... »

« Je ne puis que vous remercier, avec émotion, Mme Gastaud d'un accueil toujours familial... »

« Je ne puis que vous remercier, avec émotion, Mme Gastaud d'un accueil toujours familial... »

« Je ne puis que vous remercier, avec émotion, Mme Gastaud d'un accueil toujours familial... »

« Je ne puis que vous remercier, avec émotion, Mme Gastaud d'un accueil toujours familial... »

« Je ne puis que vous remercier, avec émotion, Mme Gastaud d'un accueil toujours familial... »

l'inspecteur Général, qui après vous avoir entendu et admiré en classe vous a écrit la plus impressionnante chose qu'il n'ait été donné de lire dans notre vaste courrier :

« Pour moi, je n'oublierai pas « notre rencontre. C'est le privilège de mon métier de croiser « trop vite et trop rarement des « des hommes comme vous. Au « de la d'une méthode, c'est un « homme que j'ai découvert avec « sa personnalité ».

« Je comprends que vous attachiez personnellement à cette lettre d'un très grand Universitaire une haute importance.

« Il est beau, selon la conclusion de ce vrai Chef, « de pouvoir se « pencher sur son passé sans « amertume et de retrouver tant « de gerbes liées derrière soi ».

« Mon cher ami, j'ai voulu cette réunion dans « votre appartement personnel », dans votre salle de conférences Noailles, marquez vous assuré nous ne sommes pas ici pour vous rendre « les derniers devoirs » malgré deux entretiens préliminaires !... Ce que nous voulons surtout, c'est inaugurer avec votre retraite « officielle », vos « libres activités » de demain dans la « desir et le plaisir de rappeler les antécédents qui motivent notre gratitude et notre attente.

« Non par hasard, mais sur votre demande, vous êtes devenu Marseillais le 1^{er} octobre 1951, affecté d'abord au Collège Pierre Pugal. En 1952, vous avez opté pour le Collège Victor-Hugo, par une sorte de prédestination pour l'auteur des « Misérables », car c'est, en effet, à Montreuil-sur-Mer, votre poste de départ, que se passe un épisode du célèbre roman.

« Dans le Rectorat de Lille vous fîtes le « jeune ami » du regretté Maître des Lettres, Georges Assoll, tragiquement disparu dans une période atrocement antisémite — Assoll qui fut titulaire, en Sorbonne, de la « chaire Victor Hugo » et vous êtes vous-mêmes, non le Pignone, un « Hugolâtre » comme naguère l'un de vos amis littéraires, Eugène Lasser, lui aussi lié au « clémenceisme ».

« Professeur à Marseille et à Victor Hugo, où vous avez terminé votre carrière, vous n'avez jamais sollicité une mutation et quand elle vous fut offerte, de la plus flatteuse façon, vous avez refusé avec ce mot de fidélité, « J'y suis, j'y reste ».

« La fidélité est, d'ailleurs, une de vos caractéristiques.

« Régionaliste depuis 1920, époque à laquelle l'un de vos premiers comptes — rendus journalistiques — enthousiastes — Charles Bréchet, l'incomparable professeur — orateur du Collège de France, — qui rénova d'extraordinaire manière l'étude, l'amour et la défense des Provinces Françaises, — vous êtes attaché passionnément, non seulement à votre Flandre originaire, à laquelle vous avez consacré, chez nous, une brillante conférence, mais à la Savoie de Mme Menne comme aussi à toutes les régions où vous avez laissé tant de souvenirs ; le Boulonnais et le Champagne, la Bretagne et les Ardennes, les Pyrénées Orientales et Allantais, sans oublier la Corse où vous comptez tant d'amis personnels ; la Corse qui, par vos traités, fut l'âme et le cœur de la personne du « Comte Pozzo di Borgo », que vous avez évoqué dans une éblouissante conférence d'histoire diplomatique.

« Je n'oublie pas non plus la Provence où vous avez voulu terminer votre carrière, où vous aimez vivre et où vos quatre enfants, si affectionnés, restèrent, après vous, avec de grands souvenirs...

« Ces souvenirs graviteront autour de trois titres :

« — Une extrême simplicité de vie et la plus naturelle bonhomie ;

« — Une servabilité constante avec la plus large compréhension d'esprit ;

« — « Un travail acharné », comme a dit un de vos pairs, le professeur J.-G. Brossat, qui vous connaît bien et a pour votre personne et vos travaux la plus grande admiration... »

« Au Collège V. Hugo de Marseille, vous fîtes l'objet, fin juin, d'une touchante et saine manifestation ; quelques-uns de vos collègues sont ici pour l'attester. A ce propos, le plus exacte l'absence de M. Gastaud, votre Principal, qui a bien voulu m'écrire qu'il était « navré » de ne pas être des nôtres, étant retenu à Nice.

« C'est le moment de me résumer ; ce que nous aimons, chez vous, ce sont, en l'ordre, votre exactitude, votre scrupuleuse science, exemple de tout pédantisme ; une extrême pén-

« Je ne puis que vous remercier, avec émotion, Mme Gastaud d'un accueil toujours familial... »

« Je ne puis que vous remercier, avec émotion, Mme Gastaud d'un accueil toujours familial... »

« Je ne puis que vous remercier, avec émotion, Mme Gastaud d'un accueil toujours familial... »

« Je ne puis que vous remercier, avec émotion, Mme Gastaud d'un accueil toujours familial... »

« Je ne puis que vous remercier, avec émotion, Mme Gastaud d'un accueil toujours familial... »

« Je ne puis que vous remercier, avec émotion, Mme Gastaud d'un accueil toujours familial... »

« Je ne puis que vous remercier, avec émotion, Mme Gastaud d'un accueil toujours familial... »

« Je ne puis que vous remercier, avec émotion, Mme Gastaud d'un accueil toujours familial... »

« Je ne puis que vous remercier, avec émotion, Mme Gastaud d'un accueil toujours familial... »

« Je ne puis que vous remercier, avec émotion, Mme Gastaud d'un accueil toujours familial... »

« Je ne puis que vous remercier, avec émotion, Mme Gastaud d'un accueil toujours familial... »

« Je ne puis que vous remercier, avec émotion, Mme Gastaud d'un accueil toujours familial... »

« Je ne puis que vous remercier, avec émotion, Mme Gastaud d'un accueil toujours familial... »

« Je ne puis que vous remercier, avec émotion, Mme Gastaud d'un accueil toujours familial... »

« Je ne puis que vous remercier, avec émotion, Mme Gastaud d'un accueil toujours familial... »

tration d'esprit qu'avaient décelée, il y a bien longtemps, — des élèves qui vous appelaient « le fakir », et cette sorte d'avidité intellectuelle qui vous fit tant étudier votre cher xviii^e siècle !...

Pour ma part, je vois le principal dans votre « indépendance ». Les vrais indépendants ont des cœurs de frères ; ils comprennent tous les hommes, — sans parler des femmes !...

Enfin, cher ami, vous voilà tout de même à la retraite ? Ceci fait un peu sourire. Ceux qui vous connaissent savent bien qu'elle ne sera ni orgueilleuse, ni paresseuse mais plutôt « curieuse » et certainement fort active !...

Vous n'avez pas fini, pour votre plaisir, de chercher, de vérifier, de découvrir, de s'étonner, d'amuser et de faire réfléchir ! ?

Tout sera bien ainsi, et pour vous — et pour moi !

Vous allez reprendre le cycle de vos conférences et de vos études, publier des articles et des brochures, — peut-être même des livres pour le régal de vos lecteurs.

Vous avez la double passion de ceux qui ne se lassent ni d'apprendre ni de faire comprendre ; vous êtes de « ces hommes de vérité » qui ont légitimement une profonde audace spirituelle.

Il ne me reste qu'à rendre hommage à votre charmante épouse, si perspicace et si dévouée à l'éducation des jeunes filles et à votre commun idéal.

Qu'il me soit permis, au passage, de déplorer l'absence inévitable de Frantz Menne, que nous aimons tous, qui suit les traces de ses aînés et à qui vont nos meilleures espérances.

Qu'il me soit, enfin, donné de remercier M. le sénateur V. Delpuech et le député Charles Colonna d'Anfriani avec vous tous qui vous êtes si affectueusement associés à notre initiative et à cette si belle fête.

Merci à toutes celles et à tous ceux « épris d'indépendance et de franchise », pour parler comme le grand dramaturge marseillais E. Rostand, qui ont voulu honorer l'un des meilleurs d'entre eux.

Merci à tous, merci au professeur Menne. Merci pour ce qu'il est pour son énergie, son esprit, et son cœur !

(Longs applaudissements.)

M. A. Ciccoli devait alors faire remettre à Mme Menne qui s'en montra infiniment touchée, de magnifiques fleurs, cependant qu'on apprenait que M. Menne recevait et des œuvres de Bergson, son philosophe préféré, et une très jolie lampe ; en somme selon le mot célèbre et — à tous égards — toujours plus de lumière...

Discours de M. René BÉCAR

Professeur au Lycée Périer (des Universitaires Nordistes)

Mon cher Collègue, ou plutôt mon cher Georges, ce n'est pas spécialement au Collège que je veux m'adresser mais au vieil ami, d'il y a plus de 25 ans !

Il y a quelques jours, l'un de vos condisciples Pas de Calaisiens de 1910 (il y a cinquante ans !) écrivait à notre Secrétaire général « qu'il était heureux de te voir terminer ta carrière en beauté... » et de te sentir entouré de tant de « sympathies, de tant d'amitié ! »

De mon côté, en tant que vieux compagnon universitaire nordiste, de plus d'un quart de siècle, je voudrais dire à nos amis communs de Marseille, pour quelles raisons ceux qui, comme moi,

le connaissons bien, sont heureux de partager ta joie d'aujourd'hui. Cette joie, tu l'as bien méritée — à tous égards — mais surtout par « ton courage ».

D'abord, « le courage physique », en payant de la personne, partout et toujours, malgré les fatigues, l'âge, ou les épreuves ; — et c'est malicieusement certes, mais avec juste raison, qu'un orateur pénétrant, lors de tes adieux au Collège Victor Fago, évoquait cette origine Flamingo-Espagnole, que la nôtre, et qui t'a donné le privilège de réunir la vignette et l'ardent, sans trêve, ni repos apparent.

Dans le petit livre de 1930 où tu as si affectueusement parlé des Tiens, tu dis que ta regrettable mère « se reposait d'un travail par un autre » ? Je crois bien qu'en ce sens, tu as été, toute ta vie, un exemple, par exemple, que n'est évidemment pas à la portée de tout le monde !

Du Collège Turgot, de Roubaix, où nous avons débuté ensemble en 1932, j'ai conservé, certain photo, que tu vas voir, et qui va te rappeler, il me faut dire, en ce temps là, chamoiller quelque peu, car tes grands amis de Paris réclamaient presque toutes les libertés et il me fallait, en conséquence, me procurer, moi-même, un emploi du temps, ce que je fis d'ailleurs, bien facilement. A Turgot il y avait alors une cinquantaine de professeurs, tous rudes travailleurs, mais il n'y en avait cependant qu'un pour professer le jour, « conférences » (si je puis dire) le soir et travailler la nuit !. Et si j'en juge par ce que tu étais capable de donner, après environ trente ans de pratique, je crois qu'on pourrait la recommander aux jeunes, d'ici présent.

Mais auraient-ils ton « courage d'esprit » ? Je ne parle pas seulement du courage qui, en dépit de tant de besoins excellentement faites, te laisse le sourire, de ce courage qui a fait de toi un érudite indiscutable en Langue et Littérature Françaises, en Philosophie morale et politique, en Histoire Sociale et Diplomatique... Je dois surtout parler de cette vaillance intellectuelle qui t'a constamment mis à la pointe de tant de combats et t'a tenu dans les domaines les plus divers, de faire triompher « la vérité ». Je pense à tous tes articles, à tes conférences, à tant de séances contradictoires où il ne faisait pas bon de se heurter à ta remarquable information, servie par une très rare mémoire ; mémoire que j'admire encore lundi dernier, alors que nous déboulions tous les deux, dans les rues de Marseille, vers une heure du matin, à l'issue de la première conférence de Retraité aux « Livres Propos ».

Conférence au cours de laquelle, une fois de plus, tu dévoilais cette subtile dialectique, cette « éloquence polymorphe », qui ont fait ta réputation dans plus de 42 régions... et dans bien des Congrès que je ne saurais mentionner.

Je dois dire, cependant, que les cartes, les lettres, les souscriptions venues des quatre coins de France soulignent, comme l'a si bien dit le Secrétaire général, un souvenir demeuré partout « inoubliable » !

Et nous savons pourquoi ! C'est à cause de ce « courage moral », qui s'est toujours passé du profit et des honneurs, qui n'a jamais rien mis au-dessus de la rectitude, du dévouement ; et mettons plutôt : de l'abnégation, et cela au service de qui ? de quoi ? au service de la famille, des amis, des idées !

Dans le petit livre auquel je faisais allusion tout à l'heure, tu as célébré, comme tu sais le faire par parole et par écrit, quand les choses te tiennent à cœur, les qualités spécifiquement « nordistes », par exemple la bonhomie, la so-

ciabilité, la franchise, et surtout... l'indépendance flamande.

Je n'en ferais aucun compliment, car il est facile et agréable de parler, en bien, de ce qu'on aime par dessus-tout. Mais je t'en remercie pour nos compatriotes que nous avons laissés, à la hauteur, dans les brumes de Flandre et de Picardie.

Et maintenant, je pense qu'on doit attendre certaines anecdotes piquantes, quand il s'agit d'un homme tel que toi ?

Soit ! Mais je voudrais, d'abord te suivre rapidement, en chroniqueur, le long du chemin qui t'a amené au Professorat à Marseille. C'est ainsi que je voudrais évoquer le jeune élève de 1909 à Calais, élève d'un professeur Alexandre Lebrète (beau-frère de Daniel-Vincent, qui fut Ministre de l'Éducation Nationale) aimait dire partout qu'il avait rencontré : « un phénomène, un prodige... » Puis fut l'étudiant de la Faculté de Lille, lauréat du Prix G. Lefèvre ; étudiant fêru de Bibliographie et de Recherches spécialisées. Cet étudiant « le plus à part » épousa, en 1933, l'étudiante « la plus remarquable » ; cet étudiant fut reçu seul au Certificat de Littérature, sous seul homme en Philologie et félicité à l'oral du Professorat par Pierre-Félix Pégié (en personne) ; et l'étudiant qui devint, très vite, l'ami de notre Doyen René Hubert.

Rappellerai-je que ce Maître de Littérature, si autonome, qu'était Henri Potez, le gardait, aux jours libres des heures d'attente dans sa petite maison, qu'Alexandre de Saint-Léger, l'historien de la Flandre, le voulait choisir pour « successeur » ?

Seulement, cette année là, tes regards détournèrent ton esprit et c'est ainsi que tu préférâtes le mariage... Ta vie ultérieure a prouvé d'incontestable façon, que tu étais, réellement, l'extra-lucide... qui a souvent fait enrager les myopes de tous genres !

Rappellerai-je qu'un jour, tu fis venir à la Tribune Lilloise (où l'on voyait souvent M. Ph. Kah, que tu as pu recevoir à Marseille depuis, avec une splendide improvisation), tu fis venir, dis-je, ton ex-patron Abrami, membre de l'Académie Diplomatique Internationale, ami personnel de Venizelos, pour une Conférence sur « les dettes américaines ». Ce fut un succès pour lui, certes, mais tu avais présenté l'orateur et les deux sur sa conférence avec tant d'éclat que la légende rapporte (est-ce bien une légende ?) qu'à la sortie Abrami entendit une personnalité Lilloise dire :

« Parlant comme il parle, pour « quoi diable Menne l'ail venir « des Conférenciers du dehors ? »

Je me souviens, aussi, qu'à Turgot on t'avait demandé de faire une conférence sur A. Briand. Mais comme la salle était trop petite, il fallut diviser les auditeurs pour deux séances. Tu acceptas toujours avec le sourire, mais penché à te répéter, tu fis deux causeries totalement différentes à quelques minutes d'intervalle ! Ce fut la stupéfaction et le grand amusement des collègues ; je crois bien que c'est de ce jour que date l'admiration pour toi de notre ami Messonier, alors sous-directeur à Turgot et, depuis, Directeur de l'École Normale d'Apprentissage à Paris, personnalité très légitimement en vue dans l'Enseignement Technique, chose qui devait arriver et que tu avais prévue, ce qui est assez ton habitude. Je ne vous surprendrai pas, chers amis, en vous annonçant que M. Messonier a été l'un des premiers souscripteurs pour la fête de ce jour !

Cette causerie fut-elle l'origine d'une belle carrière de Conférencier ? Je l'ignore, mais nous ne pouvons que constater, qu'en ce sens, Menne a fait un bon chemin.

Je m'exécuse d'avoir été si bavard ; je vais donc m'arrêter, mais ce ne sera pas sans dire que nous espérons bien que ce chemin tu le suivras encore longtemps dans la retraite ?

Le Gouvernement l'a fait « Professeur Honoraire ». Mon ami Georges, tu as bien mérité ce titre, à toi maintenant, d'honorer ta retraite comme nous l'entendons, c'est-à-dire par un repos physique, certes bien gagné, mais aussi par un travail intellectuel intense, seul plaisir possible pour un retraité de ta trempe.

J'achève en joignant aux vœux que je forme pour ta santé, les compliments que j'adresse à celle qui est la chère compagne et notre amie à tous, et bien des souhaits pour l'avenir de vos chers enfants !

(Chaleureux applaudissements.)

(Photo de Le Provençal)

Discours de M. Vincent DELPUECH

M. le Sénateur Delpuech avec cette cordialité spontanée et cette expression très nuancée qui caractérisent ses interventions toutes de bonhomie lucide et véridique devait, comme ami et comme sénateur, être longuement applaudi par l'auditoire dont il avait su admirablement exprimer les sentiments profonds.

En tant qu'ami, M. Delpuech rendit un très sincère hommage à « l'homme hors série », si cultivé et si simple, si dévoué et si dépourvu d'ambition, très personnel mais si fidèle, dont on doit souhaiter qu'il devienne — comme quiconque lui ressemble — un chargé de mission de plus en plus important, et ceci dans l'intérêt de tous.

Comme Sénateur, M. Delpuech évoqua l'enthousiasme provoqué naguère, en Arles, par une splendide improvisation d'un orateur qui fut une révélation et qu'on entend toujours avec plaisir et profit, non seulement parce qu'il est un historien de marque mais parce qu'il est un politique réaliste. Le Parti Radical, si spécifiquement français, qui a connu ces dernières années, bien des vicissitudes, déclare Vincent-Delpuech, aurait moins perdu et beaucoup gagné en écoutant et en suivant des hommes comme Menne : des républicains et des démocrates voulant la paix et l'union pour le plus grand bien du pays.

Le Sénateur devait clore sa très belle allocution en déclarant, en substance, qu'on a grandement raison de fêter à Marseille l'homme qu'on est si heureux d'y conserver, pour une soirée d'attente dont on attend beaucoup.

Le succès du Sénateur fut des plus vifs et on l'applaudit lorsqu'il sut, en termes charmants, saluer en Mme Menne celle dont on ne louera jamais trop la distinction d'esprit et la délicate compréhension de bien des devoirs gracieusement acceptés.

Mesdames, Mes Chers Amis,

Il pleuvait, paraît-il, dans le cœur du poète Paul Verlaine ? Une chose dont je suis absolument sûr, en tout cas, c'est qu'il ne fait certainement pas froid dans vos propres cœurs, si je m'en rapporte à tant de personnes amies, ici présentes, qui n'ont pas craint de quitter leur logis par un temps bien rigoureux... En vérité, il se trompait cet écrivain — contemporain — qui se laissait aller à dire — ou à peu près — dans un jour d'amertume : « Comme il n'y a pas de marchands d'amis... on ne trouve plus d'amis... ». Pour moi, j'aime mieux me souvenir du Maréchal Marnont, ce grand Maître de l'artillerie napoléonienne qui fit un jour cette remarque : que les plus adroits politiciens de l'armée française étaient les Corses et les Provençaux... Et si ce souvenir — historique — me revient très normalement, c'est que je puis vous assurer que lorsqu'il s'agit de toucher au cœur un vieux sentimental, comme moi, eh bien ! vous vous y entendez !

(Rires et applaudissements.)

Je vous retrouve — tous — et devais vous remercier, car je vais m'adresser à tous ceux qui ont parlé en votre nom. On raconte que dans l'antiquité quelqu'un qui voulait donner l'idée d'un véritable orateur disait simplement : « Il a fini de parler — et on l'écoute encore ».

Mes chers amis — je vous écoute, rail longtemp, peut-être jusqu'à mon dernier jour — et je regretterais d'avoir à l'interrompre la médisance que vous m'avez apportée et fournie, si ce ne m'était « un devoir » de répondre et de parler à mon tour.

Mon bien cher et vieil ami Bernardini, tout ce que je pourrais vous dire doit rester, forcément, très au-dessous de ce que j'éprouve à votre endroit depuis le jour où, me croyant abattu par les destins contraires, vous entriez chez moi — catastrophé. Je savais certes, qu'il y a « des choses qui ne s'écrivent qu'avec des larmes et qui ne se parlent qu'avec des sanglots », mais je suis à vu — de mes propres yeux — heureusement ! — tel un texte vivant... que pour la première fois de ma vie je ne pouvais pas commenter, demeuré devant vous « sans force et sans pensée... »

Mes chers amis, il existe un roman de Villiers de l'Isle Adam, qui a un personnage à la rare faculté de pouvoir continuer ses mémoires... « outre-tombe » et il commence ainsi son ultime chapitre : « En arrivant de l'autre côté je m'aperçus que l'âme était immortelle, alors je me suis immiscé diatement en prière... »

Et bien ! puisqu'on peut... revenir... vous me comprendrez de dire qu'on s'aperçoit, de l'autre côté, qu'on avait sur terre de vaines idées qu'il est bien doux de revoir !

Bernardini, en fait d'ami, je n'en connaisrai jamais de meilleur que vous-même !

Mon cher Monsieur Ciccoli, si ma chère femme et moi-même avons grande joie, aujourd'hui, c'est surtout à vous que nous le

privé de haute tenue du professeur-publiciste de grande lignée.

Bu terminant, M^r Colonna devait dire, à son tour, tout l'agrément des Amis du Professeur lorsqu'il est accompagné de Mme Menne et de ses jeunes filles dans des réunions où elles sont toujours très fêtées.

Ch. COLONNA-D'ANFRIANI
Conseiller Général de Marseille
Député des Bouches-du-Rhône
Membre du Sénat
de la Commune

(Cliché « Le Méridional de Marseille »)

Réponse de M. Georges MENNE

Mesdames, Mes Chers Amis,

Il pleuvait, paraît-il, dans le cœur du poète Paul Verlaine ? Une chose dont je suis absolument sûr, en tout cas, c'est qu'il ne fait certainement pas froid dans vos propres cœurs, si je m'en rapporte à tant de personnes amies, ici présentes, qui n'ont pas craint de quitter leur logis par un temps bien rigoureux... En vérité, il se trompait cet écrivain — contemporain — qui se laissait aller à dire — ou à peu près — dans un jour d'amertume : « Comme il n'y a pas de marchands d'amis... on ne trouve plus d'amis... ». Pour moi, j'aime mieux me souvenir du Maréchal Marnont, ce grand Maître de l'artillerie napoléonienne qui fit un jour cette remarque : que les plus adroits politiciens de l'armée française étaient les Corses et les Provençaux... Et si ce souvenir — historique — me revient très normalement, c'est que je puis vous assurer que lorsqu'il s'agit de toucher au cœur un vieux sentimental, comme moi, eh bien ! vous vous y entendez !

(Rires et applaudissements.)

Je vous retrouve — tous — et devais vous remercier, car je vais m'adresser à tous ceux qui ont parlé en votre nom. On raconte que dans l'antiquité quelqu'un qui voulait donner l'idée d'un véritable orateur disait simplement : « Il a fini de parler — et on l'écoute encore ».

Mes chers amis — je vous écoute, rail longtemp, peut-être jusqu'à mon dernier jour — et je regretterais d'avoir à l'interrompre la médisance que vous m'avez apportée et fournie, si ce ne m'était « un devoir » de répondre et de parler à mon tour.

Mon bien cher et vieil ami Bernardini, tout ce que je pourrais vous dire doit rester, forcément, très au-dessous de ce que j'éprouve à votre endroit depuis le jour où, me croyant abattu par les destins contraires, vous entriez chez moi — catastrophé. Je savais certes, qu'il y a « des choses qui ne s'écrivent qu'avec des larmes et qui ne se parlent qu'avec des sanglots », mais je suis à vu — de mes propres yeux — heureusement ! — tel un texte vivant... que pour la première fois de ma vie je ne pouvais pas commenter, demeuré devant vous « sans force et sans pensée... »

Mes chers amis, il existe un roman de Villiers de l'Isle Adam, qui a un personnage à la rare faculté de pouvoir continuer ses mémoires... « outre-tombe » et il commence ainsi son ultime chapitre : « En arrivant de l'autre côté je m'aperçus que l'âme était immortelle, alors je me suis immiscé diatement en prière... »

Et bien ! puisqu'on peut... revenir... vous me comprendrez de dire qu'on s'aperçoit, de l'autre côté, qu'on avait sur terre de vaines idées qu'il est bien doux de revoir !

Bernardini, en fait d'ami, je n'en connaisrai jamais de meilleur que vous-même !

Mon cher Monsieur Ciccoli, si ma chère femme et moi-même avons grande joie, aujourd'hui, c'est surtout à vous que nous le



Pendant l'allocution de M. Bécar, professeur de Lycée. De gauche à droite : MM. Bécar, Georges Menne, le Président A. Ciccoli et Mme G. Menne.

